

Opérations linguistiques de catégorisation : application au domaine olfactif

Françoise DUFOUR & Melissa BARKAT-DEFRADAS *

RESUME. Les études menées en linguistique cognitive sur la dénomination des odeurs ont montré que, contrairement aux couleurs, les mots manquent pour catégoriser les odeurs : l'olfaction est un sens qui peut être considéré *sans parole* (Howes, 1986). Face à l'indisponibilité dénominative des catégories olfactives en langue, les locuteurs non experts sont amenés à construire des représentations notionnelles qui viennent combler ce manque. Ce sont ces stratégies discursives que nous analysons. Notre contribution est centrée sur les modalités de construction du *domaine notionnel*. La représentation de ce domaine notionnel, défini comme la représentation structurée d'un ensemble de propriétés physiques, culturelles, anthropologiques, se construit de manière dynamique à partir d'opérations d'identification et de différenciation – apparentées à des opérations de tri – lesquelles sont appréhendées comme autant d'opérations linguistiques antérieures à la catégorisation.

Mots clés : Olfaction, Discours, Domaine notionnel, Catégorisation.

ABSTRACT. Linguistic studies dealing with the denomination of odors have consistently underlined the fact that most of the world languages are relatively poor as for their usable olfactory lexicon. When faced to the absence of specific items to categorized odors, naive (i.e. non expert) subjects usually have recourse to specific representations that are actualized in discourse. The aim of this study is to describe these palliative discursive strategies with special interest for 'notional domains' which is defined as a structured set of physical, cultural and anthropological proprieties resulting from a dynamic process of identification and differentiation and corresponding to the prior linguistic stage of categorization.

Key words: Olfaction, Discourse, Notional domain, Categorization.

I INTRODUCTION

Les études menées en linguistique cognitive sur la dénomination des odeurs (Dubois *et al.* 2002, David *et al.* 2006, Dubois, 2006a, Dubois, 2006b, Dubois, 2008) montrent que, contrairement aux couleurs, les mots manquent pour nommer les odeurs.

La présente étude a été réalisée dans le cadre du projet ANR «*Représentations sensorielles de l'arôme de l'aliment et état nutritionnel : de la perception à la cognition* » (ANR-05-PNRA-002).

*PRAXILING UMR 5267 CNRS / Université de Montpellier, 14 rue de l'abbé de l'Épée, 34090 Montpellier. francoise.dufour@univ-montp3.fr ; melissa.barkat@univ-montp3.fr

Dans une étude translinguistique menée sur soixante langues, Boisson (1997), tout en soulignant la variété des termes rencontrés, constate l'absence de termes universaux *aisément traduisibles d'une langue à l'autre* selon la définition de Berlin et Kay (1969) pour les *termes de base* relatifs aux couleurs. Le lexique courant relatif au domaine olfactif s'avère en effet relativement pauvre et la liste des termes usuels mis à la disposition des locuteurs non experts est réduite (David *et al.* 1997). Le phénomène récurrent du manque du mot observé spécifiquement dans le domaine olfactif fait rapidement émerger le besoin d'un consensus stable dans les dénominations. C'est pourquoi des lexiques spécialisés sont constitués qui sont soit le fruit d'experts sélectionnés sur la base de leurs capacités à exprimer leurs sensations, soit le résultat d'expérimentations menées « à l'aveugle » avec des sujets non spécialistes à qui l'on propose, pour nommer les odeurs, un choix forcé parmi plusieurs noms correspondant le plus souvent à ceux des sources odorantes. Ces procédures, en proposant des odeurs familières et en fournissant, pour chacune d'elles, des étiquettes permettent quelque peu de combler le fossé entre odeur et dénomination (Cain, 1979). Ces approches s'appuient sur des données linguistiques recueillies en laboratoire dans des situations expérimentales. Un examen basique des formes utilisées pour désigner et/ou qualifier les odeurs révèle que les formes employées ne renvoient pas à un vocabulaire spécifique mais à la source identifiée être à l'origine de l'odeur (e.g. *une odeur de rose*), à la dimension hédonique (e.g. *une odeur agréable*) (Schiffman, 1974, Rouby *et al.*, 1997, David *et al.*, 2000, David, 2000, Rouby *et al.*, 2005, Dubois, 2007) et/ou à des attributs n'appartenant pas à l'univers olfactif (e.g. *une odeur sucrée*).

L'acte de nomination des odeurs apparaît ainsi comme un processus complexe régi par des règles floues, la notion de « catégorie » – structure de base de la pensée humaine – étant, dans le domaine olfactif, un objet cognitif non consensuel et imparfait du fait de l'inadéquation des mots aux choses. Toutefois, comme le souligne Holley (1997), *il est compréhensible que la langue n'ait pu individualiser par un terme spécifique chacune des sensations que fournit le monde olfactif, parce qu'il y en a beaucoup trop*. L'expression de ces sensations tout en nuances fait ainsi appel non seulement à l'analogie sensorielle, mais également au vaste réservoir de l'expérience humaine. Le processus de nomination peut ainsi être envisagé comme le transfert d'élans sensoriels individuels ou partagés dans la sphère linguistique, lequel transfert se réalise avec plus ou moins de facilité selon les odeurs (i.e. familières ou non) et/ou selon les sujets (i.e. experts ou non).

Dès lors, il importe de s'intéresser, non plus au résultat, à l'acte de nomination lui-même qui correspond à la sélection d'une dénomination plus ou moins appropriée, voire prototypique (par exemple, le mot *fraichin*, correspondant dans la catégorie des odeurs de poisson, à l'odeur de poisson frais), mais aux opérations cognitives qui transparaissent en discours lorsque la catégorisation linguistique vient à manquer. Dans l'approche que nous adoptons, les marqueurs linguistiques ainsi que leur agencement énonciatif sont considérés comme des traces d'opérations cognitives (Culioli, 1990) ; la production de discours oraux suggérés par les odeurs correspondant à la verbalisation d'opérations de construction de représentations qui tentent de rendre compte des sensations olfactives. C'est donc par l'analyse des productions discursives

qui rendent compte des processus cognitifs tout en y participant que les opérations d'identification peuvent s'appréhender.

II LA VERBALISATION DU PARCOURS D'IDENTIFICATION

Pour ce faire, nous analysons les stratégies discursives élaborées par les locuteurs à partir d'un corpus recueilli auprès de 20 sujets monolingues francophones soumis à une tâche d'identification et de description d'odorants et à qui il a été demandé – après flairage – de qualifier un ensemble d'odeurs¹ en termes de valeur hédonique et de représentation (i.e. jugement d'agrément + évocation personnelle).

Ces stratégies s'organisent en différents moments: celui du repérage d'un centre organisateur d'une classe d'occurrences ou domaine notionnel²; celle de l'ajustement par rapport à ce(s) repère(s) via des opérations de reconfiguration du domaine repéré; pour atteindre enfin celle de l'identification (i.e. dénomination adéquate pour le sujet). Ces différentes opérations apparentées à des opérations de tri sont propres au processus d'identification d'une occurrence à un domaine notionnel.

II.1. De l'indétermination au repérage d'un centre

Les sujets soumis à des stimulations olfactives sans exhibition des sources odorantes verbalisent des processus d'identification qui restent implicites lorsque des items lexicaux permettent de nommer, comme c'est le cas avec la catégorisation des couleurs par exemple. Le manque à dire engendré par l'indisponibilité de formes lexicales pour désigner nommément les odeurs est d'abord repérable à la surface discursive par la récurrence de formes indéfinies: *pas grand chose, chose, quelque chose, truc*:

1- (odeur d'anis) « Ca m'évoque pas grand chose, j'ai pas l'impression que je connaisse [...] ».

2- (odeur de putois) « ça pue quoi ? ça me dit quelque chose... en tous cas, ça sent pas bon du tout, ça sent une fois de plus la boule puante, je dirais que c'est un truc organique qui pourrit... ».

3- (odeur d'ail) : « c'est désagréable, ça sent la cuisine, ça sent les moules farcies ou les escargots, un truc comme ça. Une odeur de gras et de cuit. Pfff... Décrire cette odeur, à part la comparer à des moules farcies ou des escargots. Vraiment quelque chose de gras, de surcuit. J'aime pas ».

Ces formes indéfinies dites *épistémiques* actualisées de manière absolue (eg. 4 et 5) ne disent rien sur la nature du référent qui n'est pas déterminé au moment de l'énonciation car le locuteur *est incapable de spécifier lui-même l'objet dont il s'agit parmi tous les objets de même nature* (Martin 2006 : 19) :

¹ Anis, fleur d'oranger, café, citron, encens, musc, jasmin, menthe, ail, rose, champignon, vieilles baskets, putois, beurre rance (Butyrate) - Société Euracli (www.euracli.fr).

² Autrement dit une catégorie linguistique.

4- (odeur de vieilles baskets) : « c'est pas une odeur que je connais en fait, donc je n'arrive pas à la rapprocher de quelque chose ».

5- (odeur de champignon) : « ça me fait penser à quelque chose mais je suis incapable de savoir quoi ».

Dans de nombreux énoncés du corpus cependant, c'est à partir de l'expression d'une indétermination *transitoire* (Damourette & Pichon, 1971 : 2819) que les locuteurs déploient des formes de post-détermination qui informent sur des propriétés référentielles :

- détermination adjectivale :
« un truc organique » (eg. 2) ; « quelque chose de gras, de surcuit » (eg. 3), quelque chose de sucré » (eg. 6) ;
- détermination relative :
« quelque chose [...] qu'on a envie de manger » (eg. 6), « quelque chose qui m'apaise » (eg. 9) ;
- détermination comparative avec l'opérateur analogique *comme* qui est un marqueur de mise en relation (Culioli, 1999 : 88) :
(i) sous la forme *comme ça* qui clôt l'annonce d'une ou plusieurs sources odorantes (eg. 3, 6, 7, 11) ;
(ii) ou suivie d'un nom de catégorie : « Plus quelque chose comme des arbres » (eg. 11).

Les sujets croisent leurs sensations perceptives avec l'écho de connaissances issues d'expériences olfactives antérieures actualisées par des prédicats verbaux du registre mental : (*se*) *rappeler, faire penser à* (eg. 6, 7, 8, 9) :

6- (odeur de fleur d'oranger) : « ça sent bon, ça sent quelque chose de sucré, qu'on a envie de manger, les bonbons Haribo, les fraises Tagada, les trucs comme ça. Ça rappelle un peu l'enfance ».

7- (odeur d'anis) : « ça rappelle les bonbons, des choses comme ça ».

8- (odeur de rose) : « ça fait penser à un truc que tu te mets après la douche ».

9- (odeur d'anis) : « c'est plutôt l'impression que c'est quelque chose qui m'apaise, c'est pas très fort, ça me fait plutôt penser à quelque chose genre menthe, thym, des herbes aromatiques, mais plus précisément j'arrive pas, je sais pas si je connais ou pas ».

Ce recours au connu est le propre de l'opération d'identification qui consiste à mettre en relation une expérience actuelle du monde avec des représentations préalablement catégorisées d'un double point de vue cognitif et linguistique (Culioli, 1990). En raison de *l'absence d'une taxinomie appropriée à la description de la perception olfactive* (Rouby & Sicard, 1997 : 61), l'opération de mise en relation, habituellement implicite, est verbalisée par l'actualisation de verbes témoignant de cet acte de mise en relation : *rapprocher* ou *rattacher* (eg. 4, 10, 11) :

Opérations linguistiques de pré-catégorisation cognitive : application au domaine olfactif

10- (Odeur de champignon) : « Ça pue, je sais pas ce que c'est, c'est vraiment désagréable c'est vraiment désagréable. Honnêtement je ne vois pas du tout à quoi je peux le rapprocher. [...] C'est super fort, ça m'évoque rien du tout, je vois pas à quoi je peux la rattacher ».

11- (Odeur de rose) : « je pense que ça se rapproche d'une rose ou quelque chose comme ça ».

La sensation olfactive est le *déclencheur* de l'identification d'une *cible référentielle* (Fauconnier, 1984 : 18) très souvent liée à des connaissances idiosyncrasiques supportées par des images :

12- (Odeur de jasmin) : « Heu... de l'ylang ylang. Donc euh... pour moi ça m'évoque de bons souvenirs, donc quelque chose d'agréable, de plaisant. Très floral donc. Euh... ben c'était un parfum que je sentais beaucoup quand j'étais petite, [...] un petit flacon, à la maison [...] ».

13- (Odeur de citron) : « C'est très très frais comme de la citronnelle ou quelque chose comme ça, [...] c'est une odeur qui reste, la plante citronnée. Ça m'a fait penser au produit qu'on met pour les moustiques, ou de choses comme ça, des petites bouteilles... ça pourrait être comestible ».

L'opération de repérage consiste pour les locuteurs à échafauder des représentations notionnelles par approximations successives à partir de :

- propriétés référentielles du prédicat notionnel : « que tu te mets après la douche » (eg. 8), « quelque chose de sucré, qu'on a envie de manger » (eg. 6), « quelque chose qui m'apaise » (eg. 9) ;
- catégories ou classes d'objets (niveau super-ordonné) : « les bonbons » (eg. 7); « des fleurs » (eg. 18) ;
- catégories du niveau sous-ordonné : « les bonbons Haribo » (eg. 6) ; « des fleurs blanches » (eg. 18) ;
- *types*³ comme instances les plus représentatives de valeurs idéales organisatrices de domaines notionnels :
 - noms de marques : « bonbons Haribo » ou de produits : « fraises Tagada » (eg. 6) ;
 - caractérisants qui indiquent une valeur centrale : « vrai⁴ » (eg. 14), « poivré » (eg. 15) comme propriété de l'occurrence *poivre* :

³ Défini comme le correspondant énonciatif du prototype cognitif d'E. Rosch (Culioli, 1990).

⁴ Vrai introduit le sens de 'qui correspond bien à', 'dont les traits sont identiques à'. Le locuteur attribue aux substantifs un certain nombre de propriétés prototypiques implicites. Si le référent les possède tous, il coïncide avec le prototype et peut être qualifié de 'vrai'. 'Vrai' introduit donc une sorte de comparaison entre un ou plusieurs traits saillants que le concept suscite généralement dans l'esprit du locuteur et le référent. Il fait ressortir un ou plusieurs traits prototypiques pertinents au substantif. Ces traits sont rendus essentiels par le locuteur, permettant ainsi d'établir une comparaison (Bat-Zeev Shyldkrot, 2007 : 46).

14- (citron) : « C'est une odeur de citronnelle. Celle des bougies anti-moustique. Un citron synthétique en fait. Une odeur qui se veut fraîche, acidulée mais qui est trop... sucrée pour être du vrai citron ».

15- (encens) : « A du poivre tout simplement. Du poivre poivré. C'est très poivré comme odeur ».

Plus le locuteur est amené à affiner au sein d'une classe, plus il se rapproche de l'identification. Les alternances entre repères de classes plus ou moins définies (du niveau super-ordonné au niveau sous-ordonné) puis éventuellement de types caractérisent la difficulté à atteindre l'identification énonçable par une dénomination d'odeur.

II.1 De l'ajustement vers l'identification

À partir du repérage des classes et/ou types et propriétés, les locuteurs vont alors ajuster leur représentation à celle du domaine repéré en procédant à des réglages de gradation, des différenciations (négations⁵), des déformations⁶ (propriétés inversées).

Les marqueurs de degré (gradation⁷) *trop*, *un peu*, *plutôt*, *très* localisent la représentation en cours de construction sur le gradient de typicité orienté vers le haut degré d'une valeur idéale (représentée ou non en discours par un type) : celles du menthol, du citron (eg. 16) :

16- (citron) : C'est plutôt une odeur fraîche un peu mentholée, un peu citronnée. Euh... ouais, plutôt fraîche.

À côté de ces marqueurs de gradation, des formes négatives produisent :
- des différenciations qui marquent la frontière du domaine notionnel :

17- (jasmin) : « Plus quelque chose comme des arbres ou des arbres en fleurs, du végétal et arbres plus ou moins en fleurs, pas des fleurs, plus des arbres, plus l'odeur de l'arbre au printemps ».

18- (rose) : « Des fleurs, une odeur de fleurs, mais pas des fleurs style géranium ou quoi c'est pas ça. C'est des fleurs assez... des fleurs blanches, roses, genre lys quelque chose comme ça ».

- des inversions de propriétés référentielles opérées par le connecteur à sens ad-versatif mais, qui marque un passage de zone à zone (Culioli, 1990 : 101) :

19- (beurre rance) : « C'est pas très agréable, c'est... je sais pas trop. Un petit peu boisé. Ouais ça fait un peu penser à un « Brize », « Air Wick », mais qui sent pas très bon ».

⁵ Ne sont pas concernés les marqueurs de non-savoir : « je sais pas trop » (eg. 12), que D. Dubois compte parmi les *marques trahissant la difficulté de catégorisation* (2008 : 50).

⁶ *La déformation est une transformation qui modifie une configuration, de sorte que certaines propriétés restent invariantes sous transformation, tandis que d'autres vont varier* (Culioli, 1990 : 129).

⁷ Les marqueurs de gradation comptent parmi les marqueurs de *scalarité* entendue comme *l'opération d'envisagement au moyen de marqueurs linguistiques du positionnement de propriétés ou d'états sur une échelle quantitative ou qualitative* (Hadermann & Inkova 2009 : 4-5).

En 17, le sujet effectue un premier repérage de la classe des *arbres* évaluée comme potentiellement comparable (« comme des arbres »), repérage qu'il altère par une opération de sous-catégorisation : « des arbres en fleurs ». La forme négative « pas des fleurs » configure, en la fermant, l'extension du domaine notionnel : elle balise une catégorie sous-ordonnée du domaine des arbres : « les arbres en fleurs » (comme sources odorantes) qui exclut la catégorie des simples fleurs. La négation est suivie d'un marqueur de recentrage *plus* qui réoriente la représentation vers l'intérieur du domaine des arbres. L'issue du parcours est finalisée par une actualisation générique avec le défini *le* : « l'arbre au printemps », source odorante que le sujet identifie alors comme une catégorie d'odeur. De la même façon en 18, la classe des fleurs est sous-catégorisée par une négation qui exclut une certaine partie de la classe des fleurs : celles du « style géranium ».

En 19, après une évaluation hédonique négative (« pas très agréable»), le sujet donne une propriété du prédicat notionnel : « un petit peu boisé » suivie d'une référenciation à des noms de produits désodorisants : *Brize, Air Wick* comme représentant le mieux la sensation olfactive boisée. Le connecteur *mais* vient réinscrire la valeur hédonique négative « mais qui ne sent pas très bon », valeur qui n'appartient pas aux types cités. Lors de ce parcours de l'intérieur de la classe d'occurrences, la renégociation de certaines propriétés propres aux types d'une classe (eg. 19, 20, 21) transforme le domaine par des déformations qui ajustent le discours aux sensations perçues (Culioli, 1990 : 129) :

20- (encens) : « Ma grand-mère, ça sent le fond de teint (rire), ça sent le vieux fond de teint mais doux un petit peu piquant enfin pas piquant mais un petit peu poivré. Pas agressif parce que c'est doux [...] ».

21- (café) : « C'est une odeur de brûlé mais plutôt agréable et sucrée ».

En 21, l'absence de contextualisation (temps et lieu) liée aux conditions d'expérimentation empêche la nomination de la source odorante : « odeur de café » au bénéfice d'une caractérisation de l'odeur elle-même : le *brûlé*⁸. Les propriétés « agréable et fruité », qui caractérisent l'odeur de la torréfaction du café (caractéristique des brûleries), s'inscrivent en déformation du domaine du brûlé-type normalement connoté désagréable.

En l'absence de tout repère, la négation a pour fonction d'engager un travail de construction d'une identification par défaut en éliminant certaines propriétés jugées inadéquates et donc localisées comme extérieures au domaine :

22- (Vieilles baskets) : « Je sais pas ce que c'est mais ça pue. Ca se mange pas, c'est sûr, c'est pas pour se laver, ça c'est sûr. Je sais pas ce que c'est mais c'est carrément déplaisant et carrément pas bon ».

Les opérations de repérage et le parcours d'ajustement ont pour visée l'identification d'une odeur. L'aboutissement du processus est marqué linguis-

⁸ Le *brûlé* est une catégorie d'odeur : *Odeur désagréable de ce qui est brûlé* (TLFI).

tiquement par différentes formes à fonction de présentatif : *c'est x ; une odeur de x ; ça sent x*. Cependant bien souvent le processus est laborieux et il n'est pas rare que l'identification réalisée en tout début d'énonciation fasse l'objet d'une série d'opérations (repérage, ajustement) qui la requalifient et la transforment. Il est également fréquent que la dénomination finale soit laissée dans une certaine indétermination marquée par les appositions *style x, genre x* et/ou par la conjonction *soit* répétée dans une alternative :

25- (citron) : C'est frais. C'est léger. C'est un fruit genre agrume, c'est soit du citron soit du pamplemousse. C'est une odeur excitante.

III CONCLUSION

L'identification des odeurs après flairage s'effectue via différentes étapes dont l'ordre et la teneur peut varier d'un sujet à l'autre :

- **l'énonciation d'un non-savoir** : (*je sais pas, je n'arrive pas à la rattacher à, je ne vois pas*) ;
- **des opérations de repérage** :
 - indéterminations (*quelque chose de, qui, un truc, des choses*) : indéfinis suivis de déterminations en termes de propriétés ;
 - propriétés caractérisantes de type notionnel : adjectifs et propositions relatives agissant comme des opérateurs de référenciation ;
 - dénominations de classes, sous-classes, types : comparaisons (*comme x*) plus ou moins marquées d'indétermination (*genre x, style x*) ;
- **un parcours d'ajustement** :
 - gradation (*assez, un peu, très, plutôt, vraiment*) qui localisent la représentation à l'intérieur d'un domaine préalablement repéré ;
 - différenciation : négociation de propriétés par des négations (*pas*) ou des connecteurs adversatifs (*mais*) qui déforment le domaine en question ;
- **une identification** : (*c'est x, une odeur de x, ça sent x*), qui peut être renégociée dans le fil du discours

Ces différents stades et la répartition des différents marqueurs linguistiques liés aux diverses opérations qui les constituent sont représentés dans la figure 1 ci-dessous.

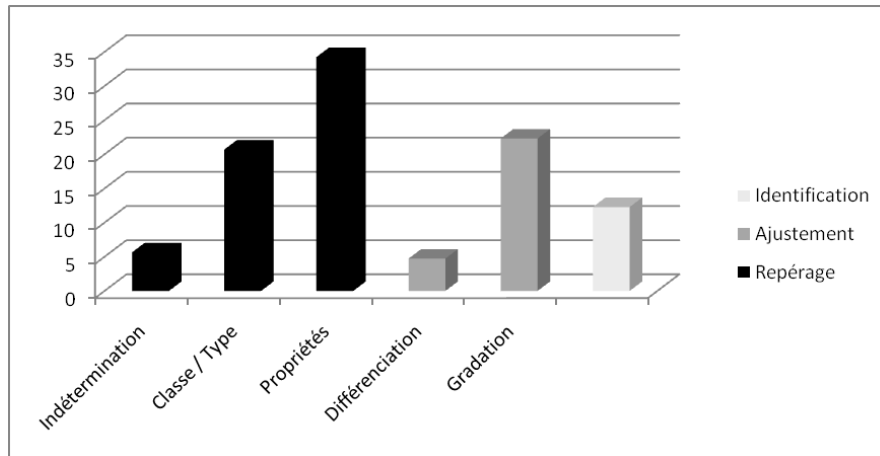


Figure 1 : Proportion des marqueurs linguistiques (en % et sur le nombre total de mots) intervenant dans les différentes étapes du processus de catégorisation

La quantification des différents types de marqueurs relatifs à chacune des étapes de catégorisation met en évidence, d'une part, la faible proportion d'identification (12%) ; d'autre part, la part importante de la verbalisation consacrée à l'énonciation des propriétés par rapport à celles des classes et types (respectivement 34% et 20%). Bien que ce résultat puisse être quelque peu biaisé par les conditions expérimentales (i.e. tâche de description d'odeurs), il peut également être lié à la spécificité du domaine perceptif étudié (i.e. en l'absence de termes spécifiques, on réfère, entre autres, aux propriétés sensorielles). Enfin, les différents procédés de transformation par déformation d'un domaine repéré - notamment les marqueurs de différenciation et de gradation (respectivement 4% et 22%) – participent des stratégies élaborées par les sujets pour pallier l'absence de mots spécifiques en adaptant les discours aux réalités du monde perçu :

Le discours pointe explicitement vers la non-correspondance entre les mots et les choses, et la référénciation émerge de l'exhibition de cette distance, de la démonstration de l'inadéquation des catégories lexicales – la meilleure adéquation étant construite au moyen de leur transformation discursive. (Mondada & Dubois, 1995).

L'analyse des productions discursives suscitées par la mise en œuvre de stratégies qui visent à compenser la carence d'un prêt-à-dire en langue particulièrement évidente dans le domaine olfactif permet de repérer certains marqueurs d'opérations cognitives de pré-catégorisation linguistique souvent mises en cache lorsque la langue pourvoit à une appréhension partagée du monde. Les analyses doivent être prolongées dans la direction d'une recherche d'identification d'éventuels patterns de mise en ordre des étapes de catégorisation ainsi que dans les procédés de référénciation aux images mentales associées ou non à des noms de marques et de produits.

IV REFERENCES

- Bat-Zeev Shyldkrot H., 2007, « Valuation scalaire, identification et intensité : quand *vrai* n'est pas le contraire de *faux* », *Travaux de linguistique* 54, de Boeck Université, 43-56.
- Boisson, C., 1997, « La dénomination des odeurs : variations et régularités linguistiques », dans *Olfaction : du linguistique au neurone*, *Intellectica* 24(1), 29-50.
- Cain, W.S., 1979, "To know with the nose: Keys to odor identification", *Science*, 203, pp. 467-470
- Culioli, A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Opérations et représentations, Paris/Gap, Ophrys.
- Culioli, A., 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Domaine notionnel, Paris/Gap, Ophrys.
- Damourette J. et Pichon E., 1971, *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française* 7, Paris, Ed. d'Artrey.
- David S., Dubois D., Rouby C., Schaal B., 1997, « L'expression des odeurs en français : analyse lexicale et représentation cognitive », *Intellectica* 24, *Olfaction : du linguistique au neurone*, 51-83.
- David, S, Barkat-Defradas, M., & Rouby, C., 2006, Odeurs et accès au lexique : lexicographie comparée en français et en arabe, Colloque les Mots du Goût, Lyon, 5-6 décembre 2006.
- David, S., Dubois, D., Rouby, C., Schaal, B., 1997, « L'expression des odeurs en français : analyse lexicale et représentation cognitive », dans *Olfaction : du linguistique au neurone* *Intellectica*, 24 (1), 51-83.
- Dubois D., 2006a, « Des catégories d'odorants à la sémantique des odeurs », *Terrain* 47, Paris : MSH, 89-106.
- Dubois D., 2006b, « Les mots et les catégories cognitives du sensible : des rapports problématiques. Des couleurs, des odeurs et des bruits », *Cahiers du LCPE* 7, Paris, LCPE-LAM, 23-47.
- Dubois D., 2007, "From psychophysics to semiophysics : categories as acts of meaning", Plümacher M. & Holz P. (ed.), *Speaking of Colors and Odors*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 167-184.
- Dubois D., 2008, « Sens communs et sens commun : expériences sensibles, connaissance(s) ou doxa ? », *Langages* 170, Paris, Larousse/Armand Colin, 41-53.
- Dubois, D., Rouby, C., 2002, « Names and Categories for Odors : the 'Veridical Label' », dans Rouby, C., Schaal, B., Dubois, D., Gervais, R., Holley, A. (éds), *Olfaction, Taste and Cognition*, Cambridge : Cambridge University Press, 47-66.
- Fauconnier G., 1984, *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- Hadermann P. & Inkova O., 2008, *Approches de la scalarité*, Genève, Droz.
- Holley, A., 1997, « Le physiologiste et la catégorisation des odeurs », *Intellectica* 24, *Olfaction : du linguistique au neurone*, 21-29.
- Martin R., 2006, « Définir l'indéfinition », Corblin F., S. Ferrando et L. Kupferman, *Indéfini et prédication*, Paris, PUPS, 11-24.
- Mondada, L. et Dubois, D., 1995, « Construction des objets du discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation », *TRANEL*, 23, 273-302.

Opérations linguistiques de pré-catégorisation cognitive : application au domaine olfactif

- Rouby, C. et Sicard G., 1997, « Des catégories d'odeurs ? », Dubois D. (ed), *Catégorisation et cognition : de la perception au discours*, 59-81.
- Rouby, C., Schaal, B., Dubois, D., Gervais, R. et Holley, A., (éd.), 2005, *Olfaction, Taste and Cognition*, Cambridge University Press, New York.
- Schiffman, S.S., 1974, "Physicochemical Correlates of Olfactory Quality", *Science*, 185, 112-117.